



théâtre de nîmes  
scène conventionnée pour la danse contemporaine

## L'HERITIER DE VILLAGE

Compagnie Sandrine Anglade



MERCREDI 12 OCTOBRE 2016 À 19H, JEUDI 13 OCTOBRE À 20H

THÉÂTRE BERNADETTE LAFONT. DURÉE 1H30 ENVIRON.

théâtre de nîmes - saison 2016-2017

[www.theatredenimes.com](http://www.theatredenimes.com) - 1 place de la calade, 30017 Nîmes - 04 66 36 65 00  
direction François Noël

# SOMMAIRE

<b>DISTRIBUTION</b>	p. 3
<b>NOTE D'INTENTION</b>	p. 4
<b>L'ÉCRITURE DU SPECTACLE</b>	p. 5
<b>BIOGRAPHIE</b>	p. 7
<b>LE MOT DU SERVICE EDUCATIF</b>	p. 6
<b>FICHES PRÉSENTATION</b>	p. 9
<b>FICHE ÉLÈVE</b>	p. 11
<b>FICHES ENSEIGNANTS</b>	p. 13
<b>NETOGRAPHIE</b>	p. 15
<b>ANNEXES</b>	p. 16

# CONTACTS

## **VOUS SOUHAITEZ CONTACTER LE SERVICE ÉDUCATIF DU THÉÂTRE DE NÎMES**

**EDITH BORNANCIN,**  
chargée du service éducatif

04 66 36 65 12  
e.bornancin@theatredenimes.com

**ISABELLE ALVES,**  
enseignante missionnée théâtre par le rectorat

isabelle.alves@ac-montpellier.fr

**NATHALIE HENRY,**  
enseignante missionnée danse par le rectorat

nathalie.henry-michel@ac-montpellier.fr

# DISTRIBUTION

Mise en scène  
SANDRINE ANGLADE

Assistée de  
YAN TASSIN

Interprétation  
JULIE BERTIN, JOHANN CUNY, VINCENT DEBOST, ROMAIN GUERRET, TONIN PALAZZOTTO, ARNAUD PILARD, YACINE SIF EL ISLAM, JULIE TEUF

Univers sonore  
ROMAIN GUERRET et ARNAUD PILARD (groupe ALINE)

Scénographie  
FRÉDÉRIC CASANOVA

Lumières  
SÉBASTIEN LEFÈVRE

Costumes  
PAULINE KIEFFER

Collaboration dramaturgique  
CLAUDE CHESTIER

Régie Générale  
JULIEN CHÉRAULT

Durée 1h30 environ

# NOTE D'INTENTION

## UN MARIVAUX BURLESQUE

« Au sortir de l'hiver 2013, j'écoutais une belle émission sur France Culture, un hommage à Patrice Chéreau. Celui-ci racontait les textes qui avaient jalonné son parcours au théâtre. Il évoqua *L'Héritier de Village* de Marivaux. Mise en scène de jeunesse mais à laquelle il restait très attaché. Marivaux est le premier auteur que j'ai monté au théâtre (*La Mère Confidente*, Comédie Française, théâtre du Vieux Colombier, 2001). J'avais envie de le retrouver et les mots de Chéreau ont attisé davantage mon désir.

J'ai relu cette pièce peu montée. La rencontre, soudain, s'est faite tant le sujet, le style, ses possibilités formelles sonnaient justes pour moi aujourd'hui. Je n'arrive plus en effet à faire du théâtre sans parler du monde dans lequel je suis, sans interroger la société dans laquelle je vis : société de l'argent et du faux-semblant. Cette société-là, c'est aussi celle que décrit Marivaux, il y a 2 siècles.

Valeur d'universalité que cette prise de parole. Opportunité de se saisir de la farce et de la distance dans le temps pour mieux s'emparer de notre actualité. Comment la réalité, construite sur du virtuel, s'unifie sous le principe de l'intérêt. Comment l'argent, intermédiaire universel, puissance abstraite, conduit vers une forme d'effacement des relations entre les hommes au profit d'une relation entre les choses. Ici, les différenciations culturelles (portées par le langage chez Marivaux) se dissolvent dans de nouvelles dépendances et inventent une société où l'argent est une fin en soi, imprégnant les rapports sociaux et la culture.

La pièce de Marivaux est une farce autant qu'une fable, un regard joyeusement ironique porté sur la crédulité et l'hypocrisie des hommes confrontés à plus grand qu'eux : une noyade dans la richesse virtuelle. Une ivresse. Toute la pièce a le génie de se construire sur du vide, sur quelque chose qui n'existe pas, sur une richesse potentielle qui se révélera être inexistante. Celle-ci engendre comportements décalés, séductions déplacées, mélanges incongrus des idiomes, où chacun s'oublie dans la fausseté, où le dialogue n'a plus d'éthique.

Les idiomes chez Marivaux en disent long sur l'identité sociale : nous les conserverons dans leur spécificité d'écriture sans pour autant appuyer le parlé paysan face à celui des nobles. L'articulation du texte, sa musique, seront pensées davantage dans l'idée d'une invention langagière propre à une communauté sociale. Une manière d'exhausser le langage. Le travail veut ainsi se porter sur l'identité de la parole en tant qu'énonciatrice de rapports de force, de pouvoir. »

**Sandrine Anglade**

## PROPOS

*L'Héritier de village* met en scène un paysan, Blaise, qui hérite de façon inattendue d'une considérable somme d'argent. Au lieu de profiter de cette somme, il décide, sur les conseils d'un banquier, de la placer. Il revient donc chez lui « potentiellement » riche et adopte un nouveau comportement qui sied selon lui à sa nouvelle position sociale. Il embauche l'opportuniste Arlequin comme domestique et tuteur improvisé de ses enfants. Localement vit une noblesse à bout de souffle qui flaire l'appât de l'argent frais. Les deux communautés décident de marier leurs intérêts : les enfants des paysans épouseront les nobles. Alors que la fête du mariage bat son plein, on annonce la banqueroute.

Alors que c'est souvent chez Marivaux le désir et le pouvoir qui ensorcelle les êtres, c'est ici l'argent qui jette son venin dans les cœurs et les esprits. Son effet est dévastateur chez tous les protagonistes. Blaise, qui a tout d'une personne entière et honnête, se croit soudain obligé d'adopter une morale biaisée et froide, remplie d'attitudes de rejet, de morgue et d'un ridicule affiché. La noblesse locale désargentée s'abaisse à une fausse connivence et à un jeu de séduction pervers pour récupérer sa part du gâteau. Arlequin affiche un opportunisme sans faille pour profiter de la situation. Bref, tout ce petit monde se retrouve uni dans la bassesse et l'espérance d'un profit, qui d'ailleurs n'arrivera jamais. Car, et c'est bien le propre de l'argent de se moquer des vivants comme des morts, la fortune de l'héritage finit par s'envoler.

# UNE COMÉDIE CORROSIVE ET MALICIEUSE : L'ÉCRITURE DU SPECTACLE

## L'ÉCRITURE DU TEXTE

*L'Héritier de village* est une pièce peu connue de Marivaux, elle a été rarement représentée en France. Ses nombreuses qualités en font pourtant une œuvre qu'il est temps de remettre sur le devant de la scène. C'est sans doute une des pièces les plus corrosives de Marivaux. C'est aussi un texte extrêmement malicieux et irrésistiblement drôle. Cette comédie peut paraître originale au sein de l'œuvre du dramaturge car c'est la seule dont les personnages principaux sont des paysans et dont le pittoresque du langage produit un immédiat effet burlesque. Ce n'en est pas moins une pièce qui s'inscrit pleinement dans l'œuvre de Marivaux : « *L'Héritier de village* est aussi une comédie de l'éducation. Une éducation cette fois non plus selon le cœur et la raison (comme dans *L'île aux esclaves*) mais selon la déraison et les conventions d'une société artificielle que fonde une seule valeur : l'argent ». Bernard Dort - Marivaux, théâtre complet.

## L'ÉCRITURE SONORE

La musique se fera la complice du texte. Elle colore ici des univers en perpétuelle tension, entre la farce (la blague, même) et l'amertume. Elle accompagne les différents niveaux de mise en théâtre de la pièce (des paysans jouent aux riches, qui eux feignent la pastorale poétique), comme une spirale où chacun se perd d'un commun accord. La musique structure le temps, crée des rythmes, des suspensions, développe des silences. Romain Guerret et Arnaud Pilard, les deux guitaristes du groupe Aline, composeront un univers sonore original : coloration et jeux de tissage entre texte et musique, dans un souci premier de porter le texte, de suivre dans un subtil jeu d'équilibre la richesse dramaturgique de la pièce.

## L'ÉCRITURE DE L'ESPACE

Théâtre de la farce, théâtre profondément incarné, où l'acteur est le cœur du plateau : je veux confier ce texte à une troupe de jeunes comédiens à la vivacité critique et à la dérision burlesque, propres à prendre notre monde à bras le corps, de façon ludique et politique. L'espace scénique sera créé en complicité avec Frédéric Casanova. Travail pur et élégant, en lien avec la lumière, la scénographie veut être un personnage à part entière de la dramaturgie. Nous rêvons l'espace comme un jeu d'emboîtements, d'illusions, un rêve pastoral tordu, décalé. On insistera sur ce foisonnement de théâtres dans le théâtre. Les costumes se rêvent comme une réinvention du costume 18<sup>ème</sup> siècle, pour créer des lignes de tension entre hier et maintenant. Partir du 18<sup>ème</sup> et se réveiller dans une solitude, aujourd'hui. A l'image de Colin et Colette, qui prennent la pièce de plein fouet, réalisant soudain qu'ils ne sont que ce à quoi ils croient : une valeur marchande.

# LA BANQUEROUTE DE LAW

Marivaux écrit *L'Héritier de Village* en 1725. La pièce puise son sujet dans l'actualité de la fameuse banqueroute de Law. Celle-ci a lieu quelques années plus tôt, dans une France qui est dans une situation financière catastrophique.

En effet, au lendemain de la mort de Louis XIV, le Régent se trouve face à de sévères difficultés financières. La dette dépasse 3,5 milliards de livres, et le produit insuffisant des impôts aggrave le déficit. Se refusant à une banqueroute, le Régent préfère recourir aux expédients habituels — refonte de la monnaie, réduction des rentes — avant de tenter l'expérience conseillée par le financier écossais John Law, qui, dans son *Essai sur un système financier* a montré les avantages des billets de banque sur le numéraire. Une banque recevrait le privilège de l'émission de ces billets, garantis par le dépôt de numéraire. Elle accorderait des facilités aux commerçants et pourrait s'associer à l'État en recevant les revenus du Trésor. Ses actionnaires auraient la possibilité de souscrire les actions en billets d'État, ce qui réduirait la dette, d'autant plus que l'État lui-même pourrait rembourser ses créanciers en billets de banque.

Une immense spéculation sévit, rue Quincampoix, où la banque s'est établie. Les actions de la Compagnie d'Occident passent de 5 000 à 18 000 livres. Des fortunes s'édifient en quelques semaines. Mais l'affaire repose sur des bases fragiles. La banque procède à une émission excessive de billets et la spéculation anticipe sur la mise en valeur des colonies. Aussi, dès 1720, la méfiance apparaît. Des actionnaires « réalisent », d'autres échangent leurs billets contre du numéraire. Bientôt, c'est la panique. Incapable de faire face à ses engagements, la banque doit fermer et Law est obligé de fuir à l'étranger. Les conséquences de la faillite du « système » sont graves. Si le grand commerce colonial a reçu une impulsion définitive, les Français vont éprouver désormais une méfiance insurmontable à l'égard des activités bancaires et le gouvernement sera, jusqu'à la Révolution, condamné aux expédients.

## MARIVAUX, UN TÉMOIN DE LA SOCIÉTÉ

### ÉCRIVAIN PAR VOCATION

Écrivain d'occasion puis écrivain professionnel, Marivaux laisse une quarantaine de pièces de théâtre et plusieurs romans. L'auteur, qui passe de l'étude des mœurs à l'analyse des sentiments, est un témoin essentiel de la société française de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le langage qu'il invente, à la fois libre et sophistiqué, est à l'image de sa conception des relations amoureuses, où les masques se jouent de la sincérité, et où la sincérité découvre les masques. Parfois jugé frivole ou superficiel, on parle de « marivaudage » pour dénoncer les excès de sa finesse, Marivaux renouvelle l'approche de la psychologie humaine.

Les débuts de Marivaux comme auteur dramatique datent de 1720 : il donne alors *L'Amour et la Vérité* et *Arlequin poli par l'amour* à la Comédie-Italienne, ainsi que *Annibal*, une tragédie, à la Comédie-Française. En 1721, il commence à publier un périodique dont il est l'unique rédacteur, le *Spectateur français* (1721-1724).

Exerçant ses talents dans des genres, comédie et roman, considérés comme mineurs, Marivaux n'eut jamais de son temps une renommée à la mesure de son talent. La distance qu'il marque avec le milieu des philosophes l'expose à la critique, en particulier de la part de Voltaire.

Il eut des amis dévoués comme Fontenelle, Mme de Lambert, Mme de Tencin et D'Alembert, mais il survécut à la plupart d'entre eux, ce qui rendit sa vieillesse mélancolique. Très charitable lui-même, Marivaux fut alors aidé par une vieille amie, Mlle de Saint-Jean. Il mourut pauvre le 12 février 1763, à l'âge de 75 ans.

### LA COMÉDIE DE MŒURS

Auteur de second plan de son vivant, Marivaux est redécouvert au début du XIX<sup>e</sup> siècle. La légèreté, que naguère on lui reprochait, devient le signe de son originalité. Marivaux dès lors est considéré comme l'interprète inspiré d'une période, l'époque raffinée mais révolue des salons de l'Ancien Régime, tandis que ses pièces dessinent une étape essentielle dans l'invention du théâtre moderne.

La comédie de mœurs chez Marivaux dénonce les travers d'une époque, d'un groupe ou d'une classe sociale, généralement dominante. Généralement la dimension satirique ne vise qu'un travers particulier, une convention ou attitude risible très ciblée de la communauté dépeinte. Dans *L'Héritier de village*, toutes les classes sociales sont décriées : les nobles comme les paysans sont obnubilés par l'argent.

# BIOGRAPHIE

## SANDRINE ANGLADE

Après avoir été l'assistante d'Andrei Serban et de Jean-Pierre Miquel (1995-2001), Sandrine Anglade mène sa carrière, depuis 1999, entre le théâtre et l'opéra. Depuis 2011, elle est artiste associée à la Scène Nationale - Théâtre Musical de Besançon, et soutenue par le Centre de Création et de Production de la Maison de la Culture de Nevers et de la Nièvre. En 1999, elle débute sa carrière à l'Opéra avec *Le viol de Lucrèce* de Britten à l'Opéra de Nantes. Elle est ensuite invitée à l'Opéra National de Bordeaux pour y signer *Roméo et Juliette* de Gounod (2000).

En 2001, elle signe sa première mise en scène de théâtre à la Comédie-Française (Théâtre du Vieux Colombier) avec *La Mère Confidente* de Marivaux, puis poursuit cette collaboration en 2002 en mettant en scène *Opéra Savon* de Jean-Daniel Magnin. Très vite, elle ressent le besoin d'ancrer son travail au cœur d'une compagnie, creuset d'une pensée à la fois artistique, humaine et économique.

En 2003, elle fonde la Compagnie Sandrine Anglade. Du théâtre à l'opéra, fédérant des collaborateurs fidèles, celle-ci cherche à jouer de la transgression des genres, mêlant, en des objets scéniques singuliers, le théâtre, la musique et le mouvement. Jusqu'à aujourd'hui Sandrine Anglade a mis en scène plus d'une vingtaine de spectacles.



©DR

## ROMAIN GUERRET ET ARNAUD PILARD (GROUPE ALINE)



©DR

Au cours des années 2000, Romain Guerret, guitariste et chanteur, fonde le Dondolo. Il signe alors la musique de deux albums : *Dondolisme* (2007) et *Une vie de plaisir dans un monde nouveau* (2010). En 2009 il compose des titres pour un nouveau projet baptisé *Young Michelin*. Arnaud Pilard, guitariste, le rejoint au sein du groupe. Le groupe commence à se produire sur scène et sort deux singles au format numérique, puis un premier EP quatre titres en vinyle sur le label La Bulle sonore en 2010. Le groupe remporte le concours « CQFD : Ceux qu'il faut découvrir » organisé par le magazine Les Inrockuptibles.

En 2011, la formation se rebaptise Aline. Au printemps 2012, un nouvel EP de quatre titres est publié, mettant en vedette la chanson *Je bois et puis je danse*. Il faut attendre janvier 2013 pour que l'album, intitulé *Regarde le ciel*, soit édité par Accelera son et distribué par IDOL/PIAS. Le groupe, qui fait partie des lauréats du Fonds d'action et d'initiative rock, effectue une tournée nationale et se produit notamment au Café de la Danse à Paris. Aline est également présent sur la réédition de l'album *L'Amour, l'argent, le vent* de Barbara Carlotti, sorti en février 2013, avec une reprise de *Duel au soleil* d'Étienne Daho en duo avec la chanteuse. Leur dernier album *La vie électrique* est sorti fin août 2015.

# LE MOT DU SERVICE ÉDUCATIF

Ce spectacle s'inscrit bien dans nos programmes en collège et en lycée.

D'une part Marivaux est étudié et apprécié des élèves, d'autre part le XVIII<sup>e</sup> siècle est riche de croisements entre diverses disciplines grâce à la philosophie des Lumières.

Néanmoins, le thème et l'écriture de *L'Héritier de village* sont pourtant différents puisque les personnages principaux tenus par des paysans et le langage adopté étonnera peut-être le spectateur.

Passé cette difficulté, j'attirerai particulièrement votre attention sur des choix de mise en scène de Sandrine Anglade qui vont mettre en valeur toute l'actualité du texte de Marivaux.

Dans ce dossier, l'habituelle fiche biographique replacera l'écrivain dans son siècle.

J'ai créé aussi quelques fiches pratiques de questions pour préparer les élèves : avant et après le spectacle.

De plus, j'ai fait le choix de travailler sur la commedia dell'arte, notion importante dans le théâtre de Marivaux.

J'ai laissé les derniers mots à la metteuse en scène en notant quelques une de ces citations tirées de son dossier artistique.

**Isabelle Alves**



# FICHE PRÉSENTATION DE L'AUTEUR

## PIERRE CARLET DE CHAMBLAIN DE MARIVAUX

(Paris, 4 février 1688 - Paris, 12 février 1763)

### L'AUTEUR DRAMATIQUE

Homme solitaire et discret, longtemps mal compris

Journaliste, romancier, mais surtout un auteur dramatique fécond

Observateur et spectateur lucide d'un monde en pleine évolution

Théâtre pour Comédiens italiens, entre 1722 et 1740, comédies sur mesure et d'un ton nouveau, dans le langage « de la conversation »

Après Molière, Racine, Corneille et Musset, le cinquième auteur le plus joué par la Comédie-Française

### UNE PASSION : LE THÉÂTRE

Tragédie classique en cinq actes et en vers avec *Annibal*, 1720, pas une réussite.

Premier succès, la même année *Arlequin poli par l'amour* joué par les acteurs italiens de Luigi Riccoboni.

La jeune et talentueuse Silvia Balletti, la prima amorosa, son interprète idéale

Révolutionne le genre de la comédie sentimentale : *Surprises de l'amour* ou de *La Double Inconstance*

*Le Jeu de l'amour et du hasard* (1730) et *Les Fausses Confidences* (1737)

Comédies sociales : la liberté et l'égalité entre les individus (*l'Île des esclaves* en 1725), la situation des femmes (*la Nouvelle Colonie* en 1729), dans des cadres utopiques, peu de succès à leur création

### LE ROMANCIER

De 1731 à 1741, *La Vie de Marianne* ou *Les aventures de Madame la comtesse de \*\*\** (1731-1741) et *Le Paysan parvenu* (1734)

Entre veine picaresque et roman sentimental, la légèreté et la spontanéité du ton comparables à celles des œuvres dramatiques, pas de pathétique propre au romanesque sentimental du XVIIIe siècle

### LA FIN DE VIE

A partir de 1733 : fréquente le salon de Mme De Tencin

Elu à l'Académie Française, contre Voltaire, en 1742

Dans une demi-retraite, il meurt, presque oublié, en 1763



©DR

# FICHE PRÉSENTATION DE L'OEUVRE

*L'Héritier de village* est une pièce peu connue de Marivaux, elle a été rarement représentée en France. Ses nombreuses qualités en font pourtant une œuvre qu'il est temps de remettre sur le devant de la scène. C'est sans doute une des pièces les plus corrosives de Marivaux. C'est aussi un texte extrêmement malicieux et irrésistiblement drôle.

Cette comédie peut paraître originale au sein de l'œuvre du dramaturge car c'est la seule dont les personnages principaux sont des paysans et dont le pittoresque du langage produit un immédiat effet burlesque. Ce n'en est pas moins une pièce qui s'inscrit pleinement dans l'œuvre de Marivaux :

«*L'Héritier de village* est aussi une comédie de l'éducation. Une éducation cette fois non plus selon le cœur et la raison (comme dans *L'Île aux esclaves*) mais selon la déraison et les conventions d'une société artificielle que fonde une seule valeur : l'argent».

Bernard Dort - Marivaux, théâtre complet.

Alors que c'est souvent chez Marivaux le désir et le pouvoir qui ensorcelle les êtres, c'est ici l'argent qui jette son venin dans les cœurs et les esprits. Son effet est dévastateur chez tous les protagonistes. Blaise, qui a tout d'une personne entière et honnête, se croit soudain obligé d'adopter une morale biaisée et froide, remplie d'attitudes de rejet, de morgue et d'un ridicule affiché. La noblesse locale désargentée s'abaisse à une fausse connivence et à un jeu de séduction perverti pour récupérer sa part du gâteau. Arlequin affiche un opportunisme sans faille pour profiter de la situation. Bref, tout ce petit monde se retrouve uni dans la bassesse et l'espérance d'un profit, qui d'ailleurs n'arrivera jamais. Car, et c'est bien le propre de l'argent de se moquer des vivants comme des morts, la fortune de l'héritage finit par s'envoler.

Sandrine Anglade (Metteuse en scène)

## FICHE RÉSUMÉ ET PISTES PÉDAGOGIQUES

*L'Héritier de village* met en scène un paysan, Blaise, qui hérite de façon inattendue d'une considérable somme d'argent. Au lieu de profiter de cette somme, il décide, sur les conseils d'un banquier, de la placer. Il revient donc chez lui « potentiellement » riche et adopte un nouveau comportement qui sied selon lui à sa nouvelle position sociale. Il embauche l'opportuniste Arlequin comme domestique et tuteur improvisé de ses enfants. Localement vit une noblesse à bout de souffle qui flaire l'appât de l'argent frais. Les deux communautés décident de marier leurs intérêts : les enfants des paysans épouseront les nobles. Alors que la fête du mariage bat son plein, on annonce la banqueroute. Seul arlequin tire son épingle du jeu, suivant sa route, libre.

### PISTES PEDAGOGIQUES

- ★ *L'Héritier de village*, tribune de la cupidité et des illusions à travers le rire
- ★ Comédie de l'éducation : société artificielle fondée sur l'argent
  - ★ Comédie sur les dysfonctionnements humains et sociaux
- ★ Théâtre et fable dans un registre burlesque et ironique
  - ★ L'argent : personnage principal, entre la crise de Law en 1720 et 2008
- ★ Le langage de Marivaux comme révélateur de rapports de force et de pouvoir
  - ★ Scénographie : un plateau entre loge et scène, un espace de liberté de parole
- ★ L'univers sonore comme emboîtement des époques XVIII et XXI siècles
  - ★ La musique et l'équilibre de l'intrigue : un jeu entre les différentes époques

# FICHE ELEVE

## AVANT LE SPECTACLE

### 1. Lisez la liste des personnages, peut-on deviner le genre théâtral de cette pièce, pourquoi ?

ACTEURS.

MADAME DAMIS.

LE CHEVALIER.

BLAISE, paysan.

CLAUDINE, femme de Blaise.

COLIN, fils de Blaise.

COLETTE, fille de Blaise.

ARLEQUIN, valet de Blaise.

GRIFFET, clerc de procureur.

La scène est dans un village.

### 2. Analysez les mots du titre et faites des hypothèses sur l'intrigue.

L'HÉRITIER DE VILLAGE

COMÉDIE en un acte, en prose.

MARIVAUX

À Paris, chez BRIASSON, rue Saint Jacques à la Science.

M DCC XXIX. Avec Approbation et Privilège du Roi.

### 3. Voici un extrait de la note d'intention de S. Anglade, pouvez-vous deviner les registres littéraires de cette pièce, les thèmes développés, les problématiques ?

«Je n'arrive plus en effet à faire du théâtre sans parler du monde dans lequel je suis, sans interroger la société dans laquelle je vis : société de l'argent et du faux-semblant. Cette société-là, c'est aussi celle que décrit Marivaux, il y a 2 siècles.

La pièce de Marivaux est une farce autant qu'une fable, un regard joyeusement ironique porté sur la crédulité et l'hypocrisie des hommes confrontés à plus grands qu'eux : une noyade dans la richesse virtuelle. Une ivresse. Toute la pièce a le génie de se construire sur du vide, sur quelque chose qui n'existe pas, sur une richesse potentielle qui se révélera être inexistante. Celle-ci engendre comportements décalés, séductions déplacées, mélanges incongrus des idiomes, où chacun s'oublie dans la fausseté, où le dialogue n'a plus d'éthique.»

### 4. Après avoir écouté l'interview de S. Anglade, quelles hypothèses se vérifient maintenant : <https://www.youtube.com/watch?v=gFCL9lpc7qY> ?

### 5. En quoi *L'héritier de village* s'inspire de la commedia dell'arte dans la structure même de la pièce ? Comment les scènes font écho entre elles pour faire avancer l'intrigue ?

### 6. Comment Sandrine Anglade entrelace ces héritages : écriture de Marivaux, comique et personnage de la commedia dell'arte et modernité du XXI<sup>e</sup> siècle ?

# LE THÉÂTRE DE MARIVAUX INSPIRÉ PAR LA COMÉDIA DELL'ARTE

*L'Héritier de village* est une comédie en un acte et en prose, jouée pour la première fois à l'Hôtel de Bourgogne par les comédiens italiens.

La commedia dell'arte est un genre de théâtre populaire italien apparu avec les premières troupes de comédie avec masque, en 1528, signifiant littéralement : « théâtre interprété par des gens de l'art ».

Chassé par Louis XIV, le Régent à peine installé, rappellent les Comédiens italiens à partir de 1720, ils joueront alors en français, les pièces de Marivaux.

## CANEVAS ET MASQUES

★ Les canevas sont des résumés, découpés en actes et scènes, des actions à développer. Simple aide-mémoire sans valeur esthétique. Influencés par le théâtre latin, ils sont nés d'adaptations ou des réductions de pièces antérieures et leur thèmes sont banals : le courage (qui n'apparaît pas dans le théâtre latin) ; les malentendus entre amoureux ; les aventures romanesques avec des intrigues animées par la tromperie : on passe son temps à essayer de piéger autrui.

★ Les quatre masques fondamentaux de la commedia sont répartis en couples : deux vieillards (l'un avec un fils, l'autre avec une fille, non masqués, tous les deux en âge de marier, deux serviteurs, semblables par leur fonction, différents par leur caractère et par les signes extérieurs. Les valets jouent un rôle essentiel dans le conflit, assez rusés pour dominer leurs maîtres. Molière y a trouvé un réservoir inépuisable de types comiques : le vieillard Géronte et son valet Scapin.

## TOUT EST JEU

L'originalité réside dans l'emploi des masques et dans le jeu qu'ils impliquent : l'acteur perdant son visage ne joue plus sur la mobilité de sa physionomie, mais sur les mouvements de son corps. L'acrobatie et le pantomime s'ajoutent aux jeux de scènes.

## UN PERSONNAGE : ARLEQUIN

Arlecchino en italien, est un personnage type de la commedia dell'arte qui est apparu au XVI<sup>e</sup> siècle en Italie, dont le costume est fait de losanges multicolores. Ceux-ci représenteraient les multiples facettes d'Arlequin. Arlequin porte un bonnet sur lequel figure une queue de lapin. Cette queue symbolisait la lâcheté, rendant tout autant plus ridicule l'accoutrement d'Arlequin.



©Christophe Henry

# FICHE ENSEIGNANTS

## COMMENT JOUER LE NOBLE QUAND ON EST PAYSAN ?

### Objectif général : Le théâtre dans le théâtre

Dans certaines œuvres, et notamment celles de Marivaux, les personnages se font acteurs, et ne sont pas ce qu'ils paraissent être - mais ne sont-ils pas « en vrai » des acteurs qui jouent des personnages qui jouent comme des acteurs ?

### Déroulement

Après avoir annoncé leur fortune, Blaise propose à Claudine de s'initier aux mœurs des nobles. Après l'étude de cette scène II, les élèves peuvent expérimenter par le jeu cette mise en abîme du jeu de l'acteur. (annexe 1)

## COMMENT DIRE JE T'AIME ?

### Objectif général : Le théâtre dans le théâtre

«J'ai guetté dans le cœur humain toutes les niches différentes où peut se cacher l'amour lorsqu'il craint de se montrer, et chacune de mes comédies a pour objet de le faire sortir d'une de ses niches.»

Cette citation de Marivaux témoigne de son théâtre et du double triomphe du langage et de l'amour. Ses pièces sont une habile partie de cache-cache entre l'être et le paraître, la sincérité et le mensonge, l'amour pour l'autre et l'amour-propre.

### CONSIGNE

Comment dire « je t'aime » ? C'est une scène qu'on peut donner à improviser à nos jeunes lycéens et pour complexifier le jeu :

Comment dire « je t'aime » quand on veut paraître quelqu'un d'autre ?

### DÉROULEMENT

Lecture des scènes XIV et XII de *l'Héritier de village*. (annexe 2 et 3)

Ce sera intéressant d'observer dans le jeu des comédiens : masque et vérité, sincérité et mensonge

## POUR PROLONGER

On peut aussi étudier en lecture cursive ou analytique les scènes savoureuses de dialogue amoureux d'une autre pièce de Marivaux : *Le Jeu de l'Amour et du Hasard* (annexe 4 et 5).

### Résumé *Le Jeu de l'Amour et du Hasard*

M. Orgon, désire marier sa fille Silvia à Dorante, le fils d'un de ses vieux amis. Silvia évoque ce mariage avec Lisette, sa femme de chambre, et lui confie les craintes qu'elle a d'épouser ce jeune homme qu'elle ne connaît pas. Orgon, en père libéral, accepte que sa fille change de rôle avec Lisette, afin qu'elle puisse ainsi mieux observer son futur mari. Le stratagème de Silvia est aussi celui de Dorante.

### Remarques

Les entrevues entre maîtres et valets déguisés sont autant de quiproquos. Silvia et Dorante s'étonnent d'être sensibles aux charmes de personnes de rang social inférieur. De leur côté Lisette et Arlequin profitent de leur nouveau statut pour séduire celui ou celle qu'ils prennent pour un maître ou une maîtresse.

Ainsi la comparaison sera intéressante à réaliser : le travestissement des valets en maître et inversement et leur discours amoureux.

# SANDRINE ANGLADE

## METTEURE EN SCÈNE DE *L'HÉRITIER DE VILLAGE*

### Objectif général

Voici quelques citations extraites de la note d'intention de Sandrine Anglade, qui explique son intérêt pour cette pièce et son interprétation du texte.

Avant le spectacle, les élèves peuvent ainsi faire des hypothèses de mise en scène et scénographie.

Après le spectacle, ils pourront débattre des choix de mise en scène, de la musique, de costumes, de décors, de lumières et analyser les jeux d'acteur...

*Je n'arrive plus en effet à faire du théâtre sans parler du monde dans lequel je suis, sans interroger la société dans laquelle je vis : société de l'argent et du faux-semblant. Cette société-là, c'est aussi celle que décrit Marivaux, il y a 2 siècles.*

*Valeur d'universalité que cette prise de parole. Opportunité de se saisir de la farce et de la distance dans le temps pour mieux s'emparer de notre actualité.*

*Comment l'argent, intermédiaire universel, puissance abstraite, conduit vers une forme d'effacement des relations entre les hommes au profit d'une relation entre les choses. Ici, les différenciations culturelles (portées par le langage chez Marivaux) se dissolvent dans de nouvelles dépendances et inventent une société où l'argent est une fin en soi, imprégnant les rapports sociaux et la culture.*

*La pièce de Marivaux est une farce autant qu'une fable, un regard joyeusement ironique porté sur la crédulité et l'hypocrisie des hommes confrontés à plus grand qu'eux : une noyade dans la richesse virtuelle.*

*La musique se fera la complice du texte. Elle colore ici des univers en perpétuelle tension, entre la farce (la blague, même) et l'amertume. Elle accompagne les différents niveaux de mise en théâtre de la pièce (des paysans jouent aux riches, qui eux feignent la pastorale poétique).*

*Je veux confier ce texte à une troupe de jeunes comédiens à la vivacité critique et à la dérision burlesque, propres à prendre notre monde à bras le corps, de façon ludique et politique.*

*La scénographie veut être un personnage à part entière de la dramaturgie. Nous rêvons l'espace comme un jeu d'emboîtements, d'illusions, un rêve pastoral tordu, décalé. On insistera sur ce foisonnement de théâtres dans le théâtre.*

*Les costumes se rêvent comme une réinvention du costume 18ème siècle, pour créer des lignes de tension entre hier et maintenant. Partir du 18ème et se réveiller dans une solitude, aujourd'hui.*

# NETOGRAPHIE

## **SITE OFFICIEL DE SANDRINE ANGLADE**

<http://compagniesandrineanglade.com/>

## **DOSSIER ARTISTIQUE DU SPECTACLE**

<http://compagniesandrineanglade.com/heritier.html>

## **ENTRETIEN SUR ALTA MUSICA : SANDRINE ANGLADE ET LA MUSIQUE DANS SES SPECTACLES**

<http://www.altamusica.com/entretiens/document.php?action=MoreDocument&DocRef=5674&DossierRef=5200>

## **BIOGRAPHIE, ACTUALITÉS, VIDÉOS**

<http://www.theatre-contemporain.net/biographies/Sandrine-Anglade/scenes/>

## **WIKISOURCE LA BIBLIOTHÈQUE LIBRE: TEXTE INTÉGRAL DES PIÈCES DE MARIVAUX**

<http://comediatheque.net/marivaux-pieces-comedies-theatre-telecharger-textes-gratuit-2/>

## **THÉÂTRE CLASSIQUE ET TEXTE INTÉGRAL**

[http://www.theatre-classique.fr/pages/programmes/edition.php?t=../documents/MARIVAUX\\_HERITIERDEVILLAGE.xml](http://www.theatre-classique.fr/pages/programmes/edition.php?t=../documents/MARIVAUX_HERITIERDEVILLAGE.xml)

## **INTERVIEW DE SANDRINE ANGLADE**

<https://www.youtube.com/watch?v=gFCL9lpc7qY>

## **SITE DU THÉÂTRE DE LA RENAISSANCE À OULLINS LYON MÉTROPOLE**

Résumé et thèmes de la pièce accompagnés de quelques photographies

<http://www.theatrelarenaissance.com/spectacle/l-heritier-de-village>

# ANNEXE 1

## L'HÉRITIER DE VILLAGE SCÈNE II

Blaise, Claudine.

BLAISE.

Ah çà, Claudine, j'ons passé dix ans à Paris, moi. Je connaissons le monde, je vais te l'apprendre. Nous velà riches, faut prendre garde à ça.

CLAUDINE.

C'est bian dit, mon homme, faut jouir.

BLAISE.

Ce n'est pas le tout que de jouir, femme : faut avoir de belles manières.

CLAUDINE.

Certainement, et il n'y a d'abord qu'à m'habiller de brocard, acheter des jouyaux et un collier de parles : tu feras pour toi à l'avenant.

BLAISE.

Le brocard, les parles et les jouyaux ne font rian à mon dire, t'en auras à bauge, j'aurons itou du d'or sur mon habit. J'avons déjà acheté un castor avec un casaquin de friperie, que je boutrons en attendant que j'ayons tout mon équipage à forfait. Je dis tant seulement que c'est le marchand et le tailleur qui baillont tout cela ; mais c'est l'honneur, la fiarté et l'esprit qui baillont le reste.

CLAUDINE.

De l'honneur ! J'en avons à revendre d'abord.

BLAISE.

Ca se peut bian ; stapendant de cette marchandise-là, il ne s'en vend point, mais il s'en pard biau coup.

CLAUDINE.

Oh bian donc, je n'en vendrai ni n'en pardrai.

BLAISE.

Ca suffit ; mais je ne parle point de cet honneur de conscience, et ceti-là, tu te contenteras de l'avoir en secret dans l'âme ; là, t'en auras biau coup sans en montrer tant.

CLAUDINE.

Comment, sans en montrer tant ! Je ne montrerai pas mon honneur !

BLAISE.

Eh morgué, tu ne m'entends point : c'est que je veux dire qu'il ne faut faire semblant de rian, qu'il faut se conduire à l'aise, avoir une vartu négligente, se parmettre un maintien commode, qui ne soit point malhonnête, qui ne soit point honnête non plus, de ça qui va comme il peut ; entendre tout, repartir à tout, badiner de tout.

CLAUDINE.

Savoir queu badinage on me fera.

BLAISE.

Tians, par exemple, prends que je ne sois pas ton homme, et que t'es la femme d'un autre ; je te connais, je vians à toi, et je batifole dans le discours ; je te dis que t'es agriable, que je veux être ton amoureux, que je te



conseille de m'aimer, que c'est le plaisir, que c'est la mode : Madame par-ci, Madame par-là ; ou êtes trop belle ; qu'est-ce qu'ou en voulez faire ? Prenez avis, vos yeux me tracassent, je vous le dis ; qu'en sera-t-il ? Qu'en fera-t-on ? Et pis des petits mots charmants, des pointes d'esprit, de la malice dans l'oeil, des singeries de visage, des transportements ; et pis : Madame, il n'y a, morgué, pas moyen de durer ! Boutez ordre à ça. Et pis je m'avance, et pis je plante mes yeux sur ta face, je te prends une main, queuquefois deux, je te sarre, je m'agenouille ; que repars-tu à ça ?

CLAUDINE.

Ce que je repars, Blaise ? Mais vraiment, je te repousse dans l'estomac, d'abord.

BLAISE.

Bon.

CLAUDINE.

Puis après, je vais à reculons.

BLAISE.

Courage.

CLAUDINE.

Ensuite je devians rouge, et je te dis pour qui tu me prends ; je t'appelle un impartinant, un vaurian : Ne m'attaque jamais, ce fais-je, en te montrant les poings, ne vians pas envars moi, car je ne sis pas aisiée, vois-tu bian ; n'y a rien à faire ici pour toi, va-t'en, tu n'es qu'un béliître.

BLAISE.

Nous velà tout juste ; velà comme ça se pratique dans noute village ; cet honneur-là qui est tout d'une pièce, est fait pour les champs ; mais à la ville, ça ne vaut pas le diable, tu passerais pour un je ne sais qui.

CLAUDINE.

Le drôle de trafic ! Mais pourtant je sis mariée : que dirai-je en réponse ?

BLAISE.

Oh je vais te bailler le régime de tout ça. Quian, quand quelqu'un te dira : Je vous aime bian, Madame.

Il rit.

Ha ha ha ! Velà comme tu feras, ou bian, joliment : ça vous plaît à dire. Il te repartira : Je ne raille point. Tu repartiras : Eh bian ! Tope, aimez-moi. S'il te prenait les mains, tu l'appelleras badin ; s'il te les baise : eh bian ! Soit ; il n'y a rian de gâté ; ce n'est que des mains, au bout du compte ! S'il t'attrape queuque baiser sur le chignon, voire sur la face, il n'y aura point de mal à ça ; attrape qui peut, c'est autant de pris, ça ne te regarde point ; ça viant jusqu'à toi, mais ça te passe ; qu'il te lorgne tant qu'il voudra, ça aide à passer le temps ; car, comme je te dis, la vartu du biau monde n'est point hargneuse ; c'est une vartu douce que la politesse a bouté à se faire à tout ; alle est folichonne, alle a le mot pour rire, sans façon, point considérante ; alle ne donne rian, mais ce qu'on li vole, alle ne court pas après. Velà l'arrangement de tout ça, velà ton devoir de Madame, quand tu le seras.

CLAUDINE.

Et drès que c'est la mode pour être honnête, je varrons ;

cette vertu-là n'est pas plus difficile que la nôtre. Mais mon homme, que dira-t-il ?

BLAISE.

Moi ? Rian. Je te varrions un régiment de galants à l'entour de toi, que je sis obligé de passer mon chemin, c'est mon savoir-vivre que ça, li aura trop de froidure entre nous.

CLAUDINE.

Blaise, cette froidure me chiffonne ; ça ne vaut rian en ménage ; je sis d'avis que je nous aimions bian au contraire.

BLAISE.

Nous aimer, femme ! Morgué ! Il faut bian s'en garder ; vraiment, ça jetterait un biau coton dans le monde!

CLAUDINE.

Hélas ! Blaise, comme tu fais ! Et qui est-ce qui m'aimera donc moi ?

BLAISE.

Pargué ! Ce ne sera pas moi, je ne sis pas si sot ni si ridicule.

CLAUDINE.

Mais quand je ne serons que tous deux, est-ce que tu me haïras ?

BLAISE.

Oh ! Non ; je pense qu'il n'y a pas d'obligation à ça ; stapendant je nous en informerons pour être pus sûrs ; mais il y a une autre bagatelle qui est encore pour le bon air ; c'est que j'aurons une maîtresse qui sera queuque chiffon de femme, qui sera bian laide et bian sotté, qui ne m'aimera point, que je n'aimerai point non pus ; qui me fera des niches, mais qui me coûtera biau coup, et qui ne vaura guère, et c'est là le plaisir.

CLAUDINE.

Et moi, combien me coûtera un galant ? Car c'est mon devoir d'honnête madame d'en avoir un itou, n'est-ce pas ?

BLAISE.

T'en auras trente, et non pas un.

CLAUDINE.

Oui, trente à l'entour de moi, à cause de ma vertu commode ; mais ne me faut-il pas un galant à demeure ?

BLAISE.

T'as raison, femme ; je pense itou que c'est de la belle manière, ça se pratique ; mais ce chapitre-là ne me reviant pas.

CLAUDINE.

Mon homme, si je n'ons pas un amoureux, ça nous fera tort, mon ami.

BLAISE.

Je le vois bian, mais, morgué ! Je n'avons pas l'esprit assez ferme pour te parmettre ça, je ne sommes pas encore assez naturisé gros monsieur ; tian, passe-toi de galant, je me passerai d'amoureuse.

(...)

## ANNEXE 2

### L'HÉRITIER DE VILLAGE SCÈNE XII

Le Chevalier, Colette.

LE CHEVALIER.

J'ai quitté la compagnie, je n'ai pu, Mademoiselle, résister à l'envie de vous voir. J'ai perdu mon coeur, une charmante personne me l'a pris, cela m'inquiète, et je viens lui demander ce qu'elle en veut faire. N'êtes-vous pas la recéleuse ? Donnez-m'en des nouvelles, je vous prie.

COLETTE, à part.

Oh puisqu'il a perdu son coeur, nous ne bataillerons pas longtemps.

Haut.

Monsieur, pour ce qui est de votre coeur, je ne l'avons pas vu ; si vous me disiez la parsonne qui l'a prins, on varrait ça.

LE CHEVALIER.

Vous ne la connaissez donc pas ?

COLETTE, faisant la révérence.

Non, Monsieur ; je n'avons pas cet honneur-là.

LE CHEVALIER.

Vous ne la connaissez pas ? Eh ! Cadédis, je vous prends sur le fait ; vous portez les yeux de celle qui m'a fait le vol.

COLETTE, à part.

Je le vois venir le malicieux.

Haut.

Monsieur, c'est pourtant mes yeux que je porte, je n'empruntons ceux-là de parsonne.

LE CHEVALIER.

Parlez, ne vous voyez-vous jamais dans le cristal de vos fontaines ?

COLETTE.

Oh ! Si fait, queuquefois en passant.

LE CHEVALIER.

Patience, eh qu'y voyez-vous ?

COLETTE.

Eh mais, je m'y vois.

LE CHEVALIER.

Eh donc, voilà ma friponne.

COLETTE, à part.

Hélas ! Il sera bientôt mon fripon itou.

LE CHEVALIER.

Que répondez-vous à ce que je dis ?

COLETTE.

Dame ! Ce qui est fait est fait. Votre coeur est venu à moi, je ne li dirai pas de s'en aller ; et on ne rend pas cela de la main à la main.

LE CHEVALIER.

Me le rendre ! Quand vous avez tiré dessus, quand vous l'avez incendié, qu'il se portait bien, et que vous l'avez fait malade ! Non, ma toute belle, je ne veux point d'un

incurable.

COLETTE.

Queu pitié que tout ça ! Comment ferai-je donc ?

LE CHEVALIER.

Ne vous effrayez point ; sans crier au meurtre, je trouve un expédient ; vous m'avez maltraité le coeur, faites les frais de sa guérison ; j'attendrai, je suis accommodant, le vôtre me servira de nantissement, je m'en contente.

COLETTE.

Oui-da ! Vous êtes bian fin ! Si vous l'aviez une fois, vous le garderiez peut-être.

LE CHEVALIER.

Je vous le garderais ! Vous sentez donc cela, mignonne ? Une légion de coeurs, si je vous les donnais, ne paierait pas cette expression affectueuse ; mais achevez ; vous êtes naive, développez-vous sans façon, dites le vrai ; vous m'aimez ?

COLETTE.

Oh ! Ça se peut bian ; mais il n'est pas encore temps de le dire.

LE CHEVALIER.

Je me mettrai à genoux devant ces paroles, je les savoure, elles fondent comme le miel ; mais donc quand sera-t-il temps de tout dire ?

COLETTE.

Allez, allez toujours ; je vous garde ça, quand je vous verrai dans le transport.

LE CHEVALIER.

Faites donc vite, car il me prend.

COLETTE.

Oh ! Je ne le veux pas lors, retournons où nous étions. Vous me demandez mon coeur ; mais il est tout neuf ; et le vôtre a peut-être sarvi.

LE CHEVALIER.

Le mien, pouponne, savez-vous ce qu'on en dit dans le monde, le nom qu'on lui donne ? On l'appelle l'indomptable.

COLETTE.

Il a donc perdu son nom maintenant ?

LE CHEVALIER.

Il ne lui en reste pas une syllabe, vos beaux yeux l'ont dépouillé de tout ; je le renonce, et je plaide à présent pour en avoir un autre.

COLETTE.

Et moi, qui ne sais pas plaider, vous varrez que je pardrai cette cause-là.

LE CHEVALIER, la regarde.

Gageons, ma poule, que l'affaire est faite.

COLETTE, à part.

Je crois que voici l'endroit de le regarder tendrement.

Elle le regarde.

LE CHEVALIER.

Je vous entends, mon âme, ce regard-là décide ; je triomphe, je suis vainqueur ; mais faites doucement, la victoire m'étourdit, je m'é gare, la tête me tourne ; ménagez-moi, je vous prie.

COLETTE, à part.

Velà qui est fait, il est fou, ça doit me gagner, faut que je parle.

LE CHEVALIER.

Le papa vous donne à moi ; signez, paraphez la donation, dites que je vous plais.

COLETTE.

Oh ! Pour ça, oui, vous me plaisez ; n'y a que faire de patarafe à ça.

LE CHEVALIER.

Vous me ravissez sans me surprendre ; mais voici Madame Damis et le beau-frère ; nos affaires sont faites ; ils viennent convenir des leurs. Retirons-nous.

Colette sort.

# ANNEXE 3

## L'HÉRITIER DE VILLAGE , SCÈNE XIV

Madame Damis, Colin.

COLIN, à part.

Tâchons de bien dire.

Haut.

Madame, il est vrai que l'honneur de voir toute beauté est une chose si admirable, que par rapport à tout mariage, dont ce que j'en dis n'est pas que j'en parle car mon amitié dont je ne dis mot ; mais..., morgué tenez, je m'embarbouille dans mon compliment, parlons à la franquette ; il n'y a que les mots qui font les paroles. J'allons être mariés ensemble, ça me réjouit ; ça vous rend-il gaillarde ?

MADAME DAMIS, riant.

Il parle un assez mauvais langage, mais il est amusant.

COLIN.

Il est vrai que je ne savons pas l'ostographe ; mais morgué ! Je sommes tout à fait drôle ; quand je ris, c'est de bon cœur ; quand je chante, c'est pis qu'un marle, et de chansons j'en savons plein un boissiau ; c'est toujours moi qui mène le branle, et pis je saute comme un cabri ; et toute et t'en auras, toujours le pied en l'air ; n'y a que moi qui tiant, hors Mathuraine, da, qui est aussi une sauteuse, haute comme une parche. La connaissez-vous ? C'est une bonne criature, et moi aussi ; tenez, je prends le temps comme il vient, et l'argent pour ce qu'il vaut. Parlons de vous. Je suis riche, vous êtes belle, je vous aime bien, tout ça rime ensemble ; comment me trouvez-vous ?

MADAME DAMIS.

Il ne vous manque qu'un peu d'éducation, Colin.

COLIN.

Morgué ! L'appétit ne me manque pas, toujours ; c'est le principal ; et pis cette éducation, à quoi ça sert-il ? Est-ce qu'on en aime mieux ? Je gage que non. Marions-nous ; vous en varrez la preuve. Velà parler, ça.

MADAME DAMIS.

Je crois que vous m'aimerez ; mais écoutez, Colin ; il faudra vous conformer un peu à ce que je vous dirai ; j'ai de l'éducation, moi, et je vous mettrai au fait de bien des choses.

COLIN.

Bien entendu ; mais avec la permission de votre éducation, dites-moi, suis-je pas aimable ?

MADAME DAMIS.

Assez.

COLIN.

Assez ! C'est comme qui dirait beaucoup ; mais c'est que la confusion vous rend le cœur chiche ; baillez-moi votre main que je la baise ; ça vous mettra pus en train.

Il lui baise la main.

MADAME DAMIS.

Doucement, Colin, vous passez les bornes de la bienséance.

COLIN.

Dame ! Je vas mon train, moi, sans prendre garde aux bornes ; mais morgué ! Dites-moi de la douceur.

MADAME DAMIS.

ça ne se doit pas.

COLIN.

Eh bien ! Ça se prête ; et je sis bon pour vous rendre.

MADAME DAMIS.

En vérité, l'Amour est un grand maître ! Il a déjà rendu ses simplicités agréables.

COLIN.

Bon ! Velà une belle bagatelle voirement vous en varrez bien d'autres.

# ANNEXE 4

## LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD

ACTE II

Scène III

LISSETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Madame, il dit que je ne m'impatiente pas ; il en parle bien à son aise, le bonhomme !

LISSETTE.

J'ai de la peine à croire qu'il vous en coûte tant d'attendre, monsieur ; c'est par galanterie que vous faites l'impatient ; à peine êtes-vous arrivé ! Votre amour ne saurait être bien fort ; ce n'est tout au plus qu'un amour naissant.

ARLEQUIN.

Vous vous trompez, prodige de nos jours ; un amour de votre façon ne reste pas longtemps au berceau ; votre premier coup d'œil a fait naître le mien, le second lui a donné des forces et le troisième l'a rendu grand garçon ; tâchons de l'établir au plus vite ; ayez soin de lui, puisque vous êtes sa mère.

LISSETTE.

Trouvez-vous qu'on le maltraite ? Est-il si abandonné ?

ARLEQUIN.

En attendant qu'il soit pourvu, donnez-lui seulement votre belle main blanche, pour l'amuser un peu.

LISSETTE.

Tenez donc, petit importun, puisqu'on ne saurait avoir la paix qu'en vous amusant.

ARLEQUIN, en lui baisant la main.

Cher joujou de mon âme ! cela me réjouit comme du vin délicieux. Quel dommage de n'en avoir que roquille !

LISSETTE.

Allons, arrêtez-vous ; vous êtes trop avide.

ARLEQUIN.

Je ne demande qu'à me soutenir, en attendant que je vive.

LISSETTE.

Ne faut-il pas avoir de la raison ?

ARLEQUIN.

De la raison ! hélas, je l'ai perdue ; vos beaux yeux sont les filous qui me l'ont volée.

LISSETTE.

Mais est-il possible, que vous m'aimiez tant ? je ne saurais me le persuader.

ARLEQUIN.

Je ne me soucie pas de ce qui est possible, moi ; mais je vous aime comme un perdu, et vous verrez bien dans votre miroir que cela est juste.



# ANNEXE 5

## LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD

ACTE II

Scène IX

SILVIA, DORANTE

SILVIA.

Est-ce que ton maître s'en va ? Il n'y aurait pas grande perte.

DORANTE.

Ni à moi non plus, n'est-il pas vrai ? J'achève ta pensée.

SILVIA.

Je l'achèverais bien moi-même, si j'en avais envie ; mais je ne songe pas à toi.

DORANTE.

Et moi, je ne te perds point de vue.

SILVIA.

Tiens, Bourguignon, une bonne fois pour toutes, demeure, va-t'en, reviens, tout cela doit m'être indifférent, et me l'est en effet ; je ne te veux ni bien ni mal ; je ne te hais, ni ne t'aime, ni ne t'aimerai, à moins que l'esprit ne me tourne. Voilà mes dispositions ; ma raison ne m'en permet point d'autres, et je devrais me dispenser de te le dire.

DORANTE.

Mon malheur est inconcevable. Tu m'ôtes peut-être tout le repos de ma vie.

SILVIA.

Quelle fantaisie il s'est allé mettre dans l'esprit ! Il me fait de la peine. Reviens à toi. Tu me parles, je te réponds ; c'est beaucoup, c'est trop même ; tu peux m'en croire, et, si tu étais instruit, en vérité, tu serais content de moi ; tu me trouverais d'une bonté sans exemple, d'une bonté que je blâmerais dans une autre. Je ne me la reproche pourtant pas ; le fond de mon cœur me rassure, ce que je fais est louable. C'est par générosité que je te parle ; mais il ne faut pas que cela dure ; ces générosités-là ne sont bonnes qu'en passant, et je ne suis pas faite pour me rassurer toujours sur l'innocence de mes intentions ; à la fin, cela ne ressemblerait plus à rien. Ainsi, finissons, Bourguignon ; finissons, je t'en prie. Qu'est-ce que cela signifie ? c'est se moquer ; allons, qu'il n'en soit plus parlé.

DORANTE.

Ah ! ma chère Lisette, que je souffre !

SILVIA.

Venons à ce que tu voulais me dire. Tu te plaignais de moi quand tu es entré ; de quoi était-il question ?

DORANTE.

De rien, d'une bagatelle ; j'avais envie de te voir, et je crois que je n'ai pris qu'un prétexte.

SILVIA, à part.

Que dire à cela ? Quand je m'en fâcherais, il n'en serait ni plus ni moins.

DORANTE.

Ta maîtresse, en partant, a paru m'accuser de t'avoir parlé au désavantage de mon maître.

SILVIA.

Elle se l'imagine ; et, si elle t'en parle encore, tu peux le nier hardiment ; je me charge du reste.

DORANTE.

Eh, ce n'est pas cela qui m'occupe !

SILVIA.

Si tu n'as que cela à me dire, nous n'avons plus que faire ensemble.

DORANTE.

Laisse-moi du moins le plaisir de te voir.

SILVIA.

Le beau motif qu'il me fournit là ! J'amuserai la passion de Bourguignon ! Le souvenir de tout ceci me fera bien rire un jour.

DORANTE.

Tu me railles, tu as raison ; je ne sais ce que je dis, ni ce que je te demande. Adieu.

SILVIA.

Adieu, tu prends le bon parti... Mais, à propos de tes adieux, il me reste encore une chose à savoir. Vous partez, m'as-tu dit ; cela est-il sérieux ?

DORANTE.

Pour moi il faut que je parte ou que la tête me tourne.

SILVIA.

Je ne t'arrêtais pas pour cette réponse-là, par exemple.

DORANTE.

Et je n'ai fait qu'une faute ; c'est de n'être pas parti dès que je t'ai vue.

SILVIA, à part.

J'ai besoin à tout moment d'oublier que je l'écoute.

DORANTE.

Si tu savais, Lisette, l'état où je me trouve...

SILVIA.

Oh ! il n'est pas si curieux à savoir que le mien, je t'en assure.

DORANTE.

Que peux-tu me reprocher ? Je ne me propose pas de te rendre sensible.

SILVIA, à part.

Il ne faudrait pas s'y fier.

DORANTE.

Et que pourrais-je espérer en tâchant de me faire aimer ? Hélas ! quand même je posséderais ton cœur...

SILVIA.

Que le ciel m'en préserve ! quand tu le posséderais, tu ne le saurais pas ; et je ferais si bien que je ne le saurais pas moi-même. Tenez, quelle idée il lui vient là !

DORANTE.

Il est donc bien vrai que tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras ?

SILVIA.

Sans difficulté.

DORANTE.

Sans difficulté ! Qu'ai-je donc de si affreux ?

SILVIA.

Rien ; ce n'est pas là ce qui te nuit.

DORANTE.

Eh bien ! chère Lisette, dis-le-moi cent fois, que tu ne m'aimeras point.

SILVIA.

Oh ! je te l'ai assez dit ; tâche de me croire.

DORANTE.

Il faut que je croie ! Désespère une passion dangereuse, sauve-moi des effets que j'en crains ; tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras ; accable mon cœur de cette certitude-là. J'agis de bonne foi, donne-moi du secours contre moi-même ; il m'est nécessaire, je te le demande à genoux.

(Il se jette à genoux. Dans ce moment, M. Orgon et Mario entrent et ne disent mot.)

Le Jeu de l'Amour et du Hasard

ACTE II

Scène IX

SILVIA, DORANTE

SILVIA.

Est-ce que ton maître s'en va ? Il n'y aurait pas grande perte.

DORANTE.

Ni à moi non plus, n'est-il pas vrai ? J'achève ta pensée.

SILVIA.

Je l'achèverais bien moi-même, si j'en avais envie ; mais je ne songe pas à toi.

DORANTE.

Et moi, je ne te perds point de vue.

SILVIA.

Tiens, Bourguignon, une bonne fois pour toutes, demeure, va-t'en, reviens, tout cela doit m'être indifférent, et me l'est en effet ; je ne te veux ni bien ni mal ; je ne te hais, ni ne t'aime, ni ne t'aimerai, à moins que l'esprit ne me tourne. Voilà mes dispositions ; ma raison ne m'en permet point d'autres, et je devrais me dispenser de te le dire.

DORANTE.

Mon malheur est inconcevable. Tu m'ôtes peut-être tout le repos de ma vie.

SILVIA.

Quelle fantaisie il s'est allé mettre dans l'esprit ! Il me fait de la peine. Reviens à toi. Tu me parles, je te réponds ; c'est beaucoup, c'est trop même ; tu peux m'en croire, et, si tu étais instruit, en vérité, tu serais content de moi ; tu me trouverais d'une bonté sans exemple, d'une bonté que je blâmerais dans une autre. Je ne me la reproche pourtant pas ; le fond de mon cœur me rassure, ce que je fais est louable. C'est par générosité que je te parle ; mais il ne faut pas que cela dure ; ces générosités-là ne sont bonnes qu'en passant, et je ne suis pas faite pour me rassurer toujours sur l'innocence de mes intentions ; à la fin, cela ne ressemblerait plus à rien. Ainsi, finissons, Bourguignon ; finissons, je t'en prie. Qu'est-ce que cela signifie ? c'est se moquer ; allons, qu'il n'en soit plus parlé.

DORANTE.

Ah ! ma chère Lisette, que je souffre !

SILVIA.

Venons à ce que tu voulais me dire. Tu te plaignais de moi quand tu es entré ; de quoi était-il question ?

DORANTE.

De rien, d'une bagatelle ; j'avais envie de te voir, et je crois que je n'ai pris qu'un prétexte.

SILVIA, à part.

Que dire à cela ? Quand je m'en fâcherais, il n'en serait ni plus ni moins.

DORANTE.

Ta maîtresse, en partant, a paru m'accuser de t'avoir parlé au désavantage de mon maître.

SILVIA.

Elle se l'imagine ; et, si elle t'en parle encore, tu peux le nier hardiment ; je me charge du reste.

DORANTE.

Eh, ce n'est pas cela qui m'occupe !

SILVIA.

Si tu n'as que cela à me dire, nous n'avons plus que faire ensemble.

DORANTE.

Laisse-moi du moins le plaisir de te voir.

SILVIA.

Le beau motif qu'il me fournit là ! J'amuserai la passion de Bourguignon ! Le souvenir de tout ceci me fera bien rire un jour.

DORANTE.

Tu me railles, tu as raison ; je ne sais ce que je dis, ni ce que je te demande. Adieu.

SILVIA.

Adieu, tu prends le bon parti... Mais, à propos de tes adieux, il me reste encore une chose à savoir. Vous partez, m'as-tu dit ; cela est-il sérieux ?

DORANTE.

Pour moi il faut que je parte ou que la tête me tourne.

SILVIA.

Je ne t'arrêtais pas pour cette réponse-là, par exemple.

DORANTE.

Et je n'ai fait qu'une faute ; c'est de n'être pas parti dès que je t'ai vue.

SILVIA, à part.

J'ai besoin à tout moment d'oublier que je l'écoute.

DORANTE.

Si tu savais, Lisette, l'état où je me trouve...

SILVIA.

Oh ! il n'est pas si curieux à savoir que le mien, je t'en assure.

DORANTE.

Que peux-tu me reprocher ? Je ne me propose pas de te rendre sensible.

SILVIA, à part.

Il ne faudrait pas s'y fier.

DORANTE.

Et que pourrais-je espérer en tâchant de me faire aimer ? Hélas ! quand même je posséderais ton cœur...

SILVIA.

Que le ciel m'en préserve ! quand tu le posséderais, tu ne le saurais pas ; et je ferais si bien que je ne le saurais pas moi-même. Tenez, quelle idée il lui vient là !

DORANTE.

Il est donc bien vrai que tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras ?

SILVIA.

Sans difficulté.

DORANTE.

Sans difficulté ! Qu'ai-je donc de si affreux ?

SILVIA.

Rien ; ce n'est pas là ce qui te nuit.

DORANTE.

Eh bien ! chère Lisette, dis-le-moi cent fois, que tu ne m'aimeras point.

SILVIA.

Oh ! je te l'ai assez dit ; tâche de me croire.

DORANTE.

Il faut que je croie ! Désespère une passion dangereuse, sauve-moi des effets que j'en crains ; tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras ; accable mon cœur de cette certitude-là. J'agis de bonne foi, donne-moi du secours contre moi-même ; il m'est nécessaire, je te le demande à genoux.

(Il se jette à genoux. Dans ce moment, M. Orgon et Mario entrent et ne disent mot.)